

20-21 OCTOBRE 1993

# LA NUIT LA PLUS LONGUE POUR LES EPOUSES DES MARTYRS DE LA DEMOCRATIE

Comme nous l'avons promis, le moment est venu pour que nous poursuivions les témoignages de nos illustres veuves de nos martyrs de la Démocratie. Hier, Madame Laurence Ndabayé, la veuve de Son Excellence feu Président de la

République, aujourd'hui Madame Karibwami Jacqueline, veuve du feu président de l'Assemblée Nationale. Nous vous livrons le film des événements du 21 octobre au Palais du 3 Septembre. Un film poignant

Mercredi 20

octobre 1993 fut un jour comme les autres pour moi. Rien d'anormal. Aucune rumeur de putsch ne m'est parvenue durant toute la journée. Quand je suis rentrée au Palais du 3 Septembre vers 20 heures, je ne savais pas que j'allais passer ma dernière nuit avec mon cher époux.

23h30'. Mon mari rentre au palais. Il cause avec un visiteur qui logeait chez nous. Le visiteur pose la question de savoir si mon mari serait au courant du coup d'Etat de cette nuit-là.

Mon mari répond que "Ça fait déjà deux semaines qu'on en parle. Actuellement, le coup d'Etat ne peut pas réussir car le peuple est déterminé à défendre les acquis de la démocratie. Je crois que les militaires ne peuvent pas oser le faire actuellement".

Rassuré, notre visiteur s'en va dormir. Quant à moi, je me retire dans mes appartements. Mon mari me rejoint dans la chambre à coucher.

2H30' du matin, le drame éclate. Un bruit très violent me réveille en sursaut. Mon mari et moi-même nous nous sommes précipité

vers la salle de bain.

"Il s'agit probablement du coup d'Etat dont on parlait depuis quelques jours", disais mon mari d'une voix égale. Cinq minutes après le premier coup sur la porte donnant accès aux appartements, les vrombissements des motos, des blindés et des camions retentissent. Puis le palais grouillait de militaires. Je frissonnais de peur.

C'est à ce moment que mon mari m'avoue: "C'est sûrement le coup d'Etat dont on avait parlé aujourd'hui mais je n'y croyais pas. J'avais confiance". Il n'y croyait pas. En effet, une fois rentré au palais, il ne m'en a pas parlé. Il avait pris cela pour des rumeurs.

La réaction de la garde? Aucune résistance. C'est cette même "garde" militaire qui a ouvert le portail aux putschistes. En tout cas, la garde était complice.

A 2h40' du matin, ces bourreaux ont commencé à casser toutes les portes et les vitres. Je sentais les entrailles vibrer, le coeur battait très fort. Je ne me suis jamais senti de la sorte depuis ma naissance. Connaissant la

cruauté de notre armée, j'avais l'intime conviction que nous allions être tous tués à coup de baïonnette, mes enfants y compris. Le cauchemar de penser que les miens allaient être torturés et massacrés à la baïonnette me coupait le souffle.

Ils ont accédé aux chambres de mes enfants. J'attendais avec angoisse à leur cri, exprimant le pire. J'étais également profondément déçue que mes visiteurs, la famille NDIHO, soient rentrés d'exil (21 ans) pour tomber dans cet enfer. J'étais convaincue qu'ils subiront le même triste sort que nous.

Dans leur recherche de notre lieu de refuge, ils sont tombés sur notre chauffeur qu'ils ont sévèrement tabassé. Ils l'ont pris pour le Président de l'Assemblée Nationale. Pour s'assurer que c'était bien lui, ils ont exigé sa carte d'identité. Le pauvre leur montra sa carte d'identité. C'est ainsi qu'ils ont constaté leur erreur.

Jusque là, la garde n'a rien fait pour tenter de sauver celui dont elle assurait "la sécurité". Les bourreaux ont poursuivi leur opération meurtrière avec un bruit infernal.

Je demande à mon mari de mettre un beau costume. Il refuse. "ça ne change rien", balbutie-il. Nous étions assis au bord de la baignoire. Puis je me suis sentie terrassée par la peur: j'ai alors changé de position pour me recroqueviller sous le lavabo. Mon mari me retira de



Mme Jacqueline KARIBWAMI

cette attitude de résignation en m'amenant à me mettre debout. "Hagarara bwuma" (dresses-toi, tête haute), recommandait-il.

Il est 2h50. Ils leur reste une porte pour nous atteindre.

Un des militaires tire dans le plafond. Son chef le gronde: "Iyo mbwa ninde arashe? (Quel chien qui vient de tirer?) Mwibagiye ivyotwasezeranye? (Avez-vous oublié notre convention?). Nihagire n'umwe asubira kurasa (Que personne ne recommence)".

Cette interdiction de tirer renforça ma conviction de mourir avec les miens à coup de baïonnettes.

Mon mari, d'exprimer sa désolation: "Ndahabuye, igisirikare cacu ntkigira abashingantaha namba (désolé, notre armée n'a aucune trace de notable) ! Pas de riposte, rien du tout pour arrêter le pire!"

Mon mari croyait qu'il y avait des loyalistes dans l'armée, des hommes de confiance. Quelle trahison! Une totale déception.

3 heures du matin. Le poignet de la porte de la salle de bain vire d'un quart de tour. Mon mari me dit: "j'ouvre car ça ne

sert à rien d'attendre la casse." Il ouvre. Un soldat à visage d'un drogüé, menace: "haut les mains!". Nous obéissons. "Sortez! Qu'est-ce que vous attendiez pour ouvrir. Vous nous avez fait perdre notre temps", criait le drogüé. Ils vérifient si nous ne portons pas d'arme à feu. Six soldats se mettent ensuite à pointer chacun sa baïonnette à quelques centimètres prêt du corps de mon mari. Ils l'emporte ainsi jusqu'à ce qu'il disparaisse de ma vue. Cette dernière image me fend encore le coeur.

A l'instant de l'atroce séparation de mon mari, un des drogüés me dit: "Madame, sezera umugabo, ntuzopfa usubiye kumubona, kuva ubu urapfakaye (dit adieu à votre mari, vous ne le reverrez plus, depuis aujourd'hui vous êtes veuve". Ma vie de veuve venait de commencer. Mon coeur se brisa. Puis ce fut comme un coup de matraque sur ma tête.

Je lève les yeux pour essayer de dévisager celui qui me raillait: il me gifle brutalement. Le sangui-naire ne voulaient pas que je le reconnaisse un jour.

Après le départ à jamais de mon mari, un petit groupe de militaires (cinq à 6 militaires) ont poursuivi leur salle mission en coupant tous les appareils téléphoniques et les jetèrent à la piscine. C'est également dans la piscine que mon fils a découvert le Télécel de son père, deux jours après.

Suite en page 5

20-21 OCTOBRE 1993 :

# LA NUIT LA PLUS LONGUE POUR LES EPOUSES DES MARTYRS DE LA DEMOCRATIE

Suite de la 4

Avant de partir, deux militaires m'amènent dans notre chambre à coucher pour exiger de l'argent. Je ne parvenais pas à retrouver le sac à main dans lequel se trouvait l'argent. Tellement la chambre était saccagée.

A 3h15 du matin, tous les putschistes sont partis me laissant avec deux enfants dans un palais complètement démoli: portes cassées, vitres brisées, téléphones coupés. Les drogués avaient également volé dans notre chambre à coucher le poste de radio, des chaussures, deux montres et de l'argent.

Mes enfants et moi-même nous nous sommes retiré dans une autre salle de bain jusqu'à 16 heures de l'après-midi du sinistre jeudi 21 octobre. J'avais tellement peur que je ne sentais pas la faim ni la soif. Les enfants pleuraient sans cesse pour que je leur dise si les militaires allaient ramener leur père: "None abasoda baramugarukana papa (les soldats vont-ils ramener papa)". Des paroles poignantes qui m'arrachait tout un torrent de larmes. J'étais touché jusqu'au fond de moi-même.

Vendredi 22 octobre, le commandant du camp MUHA, le Major Nibizi Isaïe arrive au maudit palais. Il souhaite me voir. Je le reçois: "Madame, mbega ngaha uraise abakozzi (avez-vous encore des domestiques)?", dit-il. J'ai répondu que "Non". Le commandant de poursuivre: "Uwogu-

kuraha ngaha rero uka-ja ahandi, (si on vous transférais d'ici)". Il me demanda de faire les valises pour déménager dans l'après-midi. Je me sentais soulagée de trouver quelqu'un qui puisse m'aider à sortir de ce cachot.

Vers 19 heures, il revint pour s'excuser de n'avoir pas respecté sa promesse. Il n'avait pas eu de véhicule pour procéder à mon déménagement. Quelle désolation! Je fus obligée de passer encore une nuit dans ce maudit palais. Cependant, il a été gentili en nous apportant par cette même occasion du thé et du pain.

Samedi 23 octobre 1993, le mal s'ajouta au mal, mon fils

Lionel (4 ans) tomba malade, il avait beau-coup de fièvre. J'envoie un message au commandant du camp MUHA pour que mon fils soit conduit à la clinique. Un chauffeur militaire arriva dans l'après-midi pour nous conduire à la clinique. Là, on procéda à des analyses et on nous fixa un rendez-vous pour le lendemain, dimanche.

A toute chose malheur est bon, la maladie de mon fils me donna l'occasion de satisfaire un désir ardent de voir ce qui se passe dehors. C'est à la clinique que je constate que les téléphones fonctionnent.

Nous sommes rentrés au palais pour y

passer encore la nuit de samedi. Encore une nuit blanche! Quand, je suis revenue à la clinique pour connaître le résultat médical, j'étais déçue de passer à une des cités populaires, pour faire signe de vie à mes parents, mais aussi pour essayer de téléphoner à un diplomate belge, ami de mon mari, afin de le mettre au courant de mes malheurs et étudier avec lui comment quitter le maudit palais. Ce fut vite fait.

A 14 heures, le diplomate arrive pour nous libérer du maudit palais. Je pouvais enfin respirer à mon aise. Je sentais que j'allais devenir folle dans ce maudit palais avec toutes les nuits blanches que nous

leur président RUGAMBARARA, des auteurs de l'opération "ville morte". Des membres du PRP viennent aux meetings du FRODEBU avec leur étendard...

Le bien ne tardera pas à triompher des forces du mal.

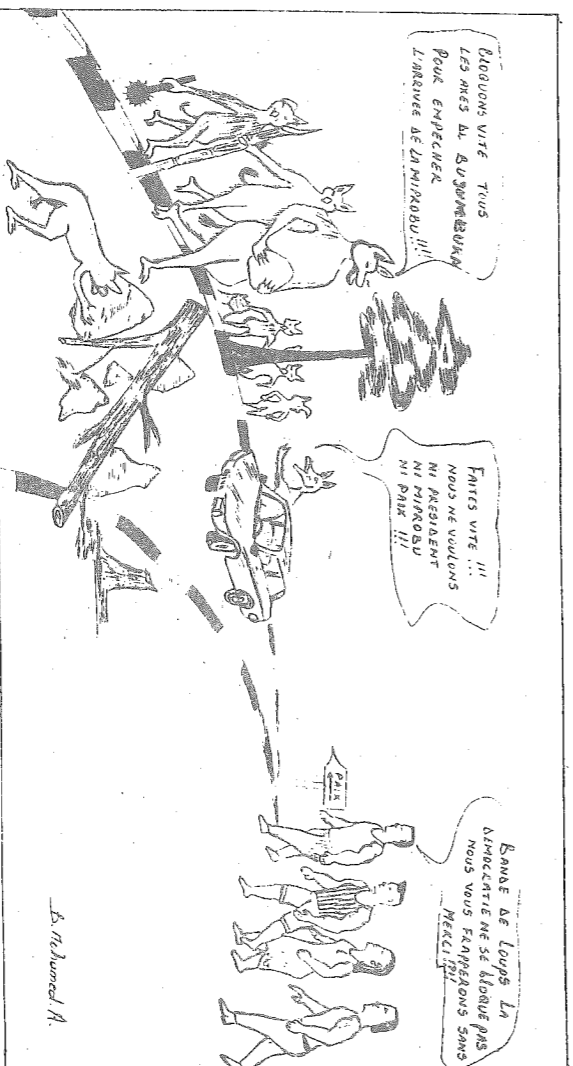
J.J.

## LES HIRONDELLES FUIENT LE BATEAU QUI SOMBRE

Le collectif des partis d'opposition a engagé un réel bras de fer avec le gouvernement légal. Cette attitude nihiliste a déçu certains de leurs membres, et parfois de leurs bureaux politiques, qui se désolidarisent.

Le Président du Parti UPRONA a

BOGOUN VITE TUIS  
LES MES LI BUWAMBUNU  
POU ENPECHER  
L'ARRIVEE DE LA MIRONDOU !!!



A. Ndihond H.

venions d'y passer. Depuis le 21 octobre 1993, je vivais un véritable cauchemar.

Aujourd'hui à chaque instant je ressens le drame que notre pays connaît depuis l'assassinat de mon mari, de notre cher Président de la République et de plusieurs milliers de nos compatriotes. La situation est dramatique, mais peut-on désespérer? Je pense que non. Le Burundi compte encore des hommes et des femmes courageux, capables de remonter le moral des milliers de veufs et veuves, des milliers d'orphelins victimes du séisme qui secoue notre pays depuis la nuit du putsch.

Je profite d'ailleurs de cette occasion pour exprimer mes remerciements et ma sympathie à toutes les personnes qui m'ont soutenue dans ces derniers jours.

Je tiens également à exprimer mon admiration pour le courage et la détermination de tout le peuple burundais qui s'est levé comme un seul homme pour dire "Halte" à l'action terroriste des anti-démocrates.

Je lance un appel à nos militants pour qu'ils poursuivent sans relâche, l'idéal démocratique de nos illustres martyrs et que les anti-démocrates sachent une fois pour toute que désormais seul le peuple a le dernier mot. Personne ne peut plus aller plus loin contre sa volonté.

Jérôme Ndihho.

Suite en page 3